Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 41 (1912)

Heft: 14

Artikel: De Robinson à Sigisbert

Autor: Dévaud, E.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1039613

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

XLIme ANNÉE. N° 14. AOUT 1912.

Bulletin pédagogique

Organe de la Société fribourgeoise d'éducation

ET DU MUSÉE PÉDAGOGIQUE DE FRIBOURG

Abonnement pour la Suisse : 3 fr. — Pour l'étranger : 4 fr. — Prix du numéro : 20 ct. Prix des annonces : 15 ct. la ligne de 5 centimètres. — Rabais pour les annonces répétées.

Tout ce qui concerne la Rédaction doit être adressé à **M. le Dr Julien Favre,** *professeur à l'Ecole normale,* **Hauterive-Posieux.**

Pour les annonces, écrire à *M. L. Brasey, secrétaire scolaire, Pavillon des Arcades, Fribourg,* et, pour les abonnements ou changements d'adresse, à l'*Imprimerie Saint-Paul, Avenue de Pérolles, Fribourg.*

SOMMAIRE. — *De Robinson à Sigisbert. — Ecriture droite et écriture penchée. — Conférence officielle du IVme arrondissement. — La Société fribourgeoise d'éducation à Guin. — L'on vit pour ce qui meurt (vers). — Echos de la presse. — Bibliographies. — Chronique scolaire. — Avis.*

DE ROBINSON A SIGISBERT

Les contes, Robinson, — oui, Peau d'Ane et le Chaperon Rouge, Aschenbrödel et Schneewittchen, et aussi le bonhomme de Daniel de Foë, — matière centrale d'un enseignement véritable, très sérieux, très étendu, cela même ne sonne-t-il pas comme un conte? Et cependant, après Ziller, toute l'école herbartienne, unanime, a mis le conte au centre de l'enseignement de la première année scolaire et, au centre de la seconde, Robinson Crusoë. Les contes et Robinson leur tiennent au cœur; les objections, les controverses, les indignations, les ironies ont toujours trouvé des répliques, tour à tour plaisantes ou graves, grandiloquentes ou émues,

légèrement tournées ou pesamment scientifiques. Ce sont « les enfants de souci et de douleur » des disciples de Herbart, enfants tendrement aimés et choyés aussi. Aucune branche de leur programme n'a provoqué tant d'écritures, d'introductions, d'explications, de « défenses » et d' « illustrations ».

Si l'enfant vit, dix mois durant, en communion continue et toujours ensorcelante avec les fées subtiles et les gentilles reines, s'il pleure au coin du feu avec Cendrillon, s'il s'indigne contre le loup qui mangea les sept chevrettes, s'emporte contre l'égoïsme du coq Hünchen ou prie Dieu avec la confiance naïve de la fillette des Sternthaler, si, en compagnie du naufragé, il cherche un abri, se procure de la nourriture et se défend contre les bêtes et la nature ennemie dans l'île déserte, c'est sans doute parce que ces histoires sont adaptées à la manière enfantine de penser et de sentir, mais aussi pour des raisons de « philosophie pédagogique » que Ziller, et après lui Rein, ont longuement développées et qui méritent notre attention.

Le but de l'école ne peut être différent du but de l'éducation. L'école est un moyen d'éducation ; elle doit être essentiellement éducative. Or, le but de l'éducation est fixé par Ziller dans la fermeté du caractère moral et religieux, fermeté définie par la constance avec laquelle l'homme agit et réagit dans les diverses circonstances de sa vie intérieure ou extérieure. Cette fermeté, cette constance, a pour base le bloc un et multiple des représentations, le « cercle des idées », variées sans doute, mais organisées, cercle un, d'unité essentielle, synthétique, qui permet à l'homme de faire face à la diversité des situations sans cesser de demeurer fidèle à lui-même et fidèle à son idéal moral. L'école a donc pour but de communiquer à l'enfant ce « cercle d'idées » un et multiple, cette synthèse mentale, comme disent plus volontiers aujourd'hui nos psychologues, sur lequel se fondera la volonté, le caractère.

Notre école n'est pas éducative, parce qu'elle est trop utilitaire, et aussi parce qu'elle est trop dispersée. L'enseignement se divise en des branches qu'aucun lien ne rattache les unes les autres, qui s'ignorent, ne se souciant guère chacune que d'emmagasiner dans la tête de l'enfant un savoir disparate, jugé suffisant pour l'existence purement matérielle. La lecture mécanique, l'écriture, le calcul, sont des nécessités inéluctables ; mais ces aptitudes techniques, non plus que les leçons de choses, ne satisfont l'âme ni le cœur, ni même la pensée. L'enfant a besoin d'une autre nourriture spirituelle. Il a besoin d'unité aussi dans les

connaissances qu'il acquiert, et cette unité, notre école ne la donne pas.

C'est pourquoi Ziller installe dans son programme une branche centrale qui donnera le ton à toutes les autres, d'où se dégagera la signification de tout l'enseignement. L'unité et la valeur d'une personnalité ne peut reposer que sur un cercle d'idées vigoureux, stable, un et divers, qui, plus tard, ne se dispersera pas, mais, au contraire, assimilera et ordonnera, disciplinera, toutes les nouvelles impressions, les nouvelles idées que lui fourniront les expériences de la vie et les études subséquentes. Le centre de gravité de l'éducation doit se trouver dans les branches morales ; et ce centre, c'est l'histoire. Non pas l'histoire sèche, ennuyeuse, morte, des dates et des noms à mémoriser, mais l'histoire des luttes des ancêtres contre la nature rebelle, contre l'inertie et la paresse, contre les passions, luttes qui ont abouti à la civilisation actuelle du peuple auquel appartient l'enfant. Cette introduction de l'enfant dans le monde religieux, moral, social, esthétique, qui l'entoure et le sollicite, n'est pas immédiate. La réalité présente, le vaste monde est encore trop compliqué pour lui. Le point de départ de l'éducation synthétique que rêve Ziller n'est pas dans le présent, mais dans le passé. Le développement de l'esprit est parallèle et semblable au développement de l'humanité, de cette partie du moins de l'humanité dont il fait partie, qui est sa race et sa nation. Je ne crois pas que Ziller eût accepté de donner comme fondement à cette théorie l'hypothèse fort contestable que l'esprit reproduit les phases essentielles de l'évolution psychologique de ses ascendants, hypothèse qu'il n'a pas connue, car il était mort quand un auteur américain, Stanley Hall, l'a mise en circulation, mais que les Zilleriens actuels exploitent et propagent. La raison qu'il semble apporter est d'un tout autre ordre : social. Nous ne connaissons le présent que si nous avons assimilé le passé ; nous n'avons accepté et inséré en notre personnalité les « biens » les plus précieux de notre civilisation actuelle et nous ne devenons capables de les transmettre aux générations suivantes que si nous en avons étudié et revécu l'origine et les fortunes diverses au cours des âges.

L'enfant, en effet, n'est pas un isolé dans l'espace et le temps. Il appartient à une famille qui a un passé et qui a un avenir, à une nation qui est localisée dans l'univers. En y naissant, il reçoit en dépôt, avec la vie, les intérêts et les devoirs de cette famille et de cette nation. Les aïeux lointains et tout le passé conditionnent sa vie présente et ses obli-

gations actuelles. Sa tâche vitale ne se termine point en lui, comme en un point culminant et dernier. Ce dont il jouit, religion, mœurs, habitudes, organisation économique, sociale et politique, monuments de l'art et du goût, confort, il doit le parfaire et le transmettre à ses descendants, intact, augmenté du produit de son effort vers une vie meilleure. Il faut qu'il se souvienne qu'il est un continuateur et un héritier. Il faut, par conséquent, avant qu'il entreprenne sa tâche propre, qu'il sache dans quel sens s'est orientée l'action de ceux qui l'ont précédé et qu'il doit continuer.

L'école préparera l'enfant à sa tâche d'homme, en lui donnant connaissance, mieux : en lui faisant revivre les périodes par où ont passé ses ancêtres; elle les fera revivre sous le point de vue religieux surtout, car Ziller était un chrétien profondément croyant.

La première année est consacrée aux contes. C'est l'âge lointain, indéterminé, où régnait l'imagination, où les hommes, encore de grands enfants, prêtaient aux choses une vie merveilleuse. L'écolier a six ans; c'est l'âge où les contes sont écoutés avec ferveur : « Il y avait une fois... » Mais, comme nous sommes en classe, le conte servira à notre enseignement. *Sternthaler* fournit aux maîtres l'occasion de parler de la chambre, du lit, de l'habillement. *Frau Holle* amène une causerie sur la nourriture; *Fundevogel,* sur la forêt et la source qui y jaillit; *Die Bremer Stadtmusikanten,* sur le chien, le chat, l'âne, etc. Les leçons intuitives endigueront l'imagination et maintiendront la fantaisie en de justes limites.

Robinson représente l'humanité qui tire parti de ses connaissances et commence d'asservir la nature. C'est l'époque où l'homme de la Germanie, puisque nous sommes en Allemagne, a su se créer un abri, se fabriquer des armes, a dompté et asservi les animaux domestiques. Cette époque, Robinson l'a revécue; jeté nu et seul sur les plages d'une île inhospitalière, il a dû, par son énergique industrie, recréer tous ces instruments qui nous paraissent indispensables et qu'il semble à l'enfant que l'humanité a toujours possédés. Puis viennent, successivement, pour Ziller, l'âge des patriarches, des juges, des rois en Palestine, la vie de Jésus, le temps des Apôtres, enfin la Réformation en dernière année. Nous ne pouvons discuter ici la valeur, problématique à notre avis, de cette distribution des périodes historiques sur chacune desquelles se fonde l'enseignement de toute une année.

Robinson est donc le livre de la deuxième année. C'est la

civilisation dans ses premières ébauches et ses essentielles nécessités. Elle montre l'adresse, l'intelligence et la volonté de l'homme aux prises avec la nature sauvage, la domptant et l'asservissant, forte leçon pour les petits que la famille a trop calinés; car il est bon que l'on sache très tôt que la loi du travail et de l'effort atteint tout homme ici-bas et qu'il faut s'y préparer avec courage dès les bancs de l'école. Robinson, jeté nu et sans armes ni outils sur la grève de l'île, doit d'abord s'abriter, — et les enfants cherchent pourquoi il faut qu'il s'abrite et quelle habitation peut lui suffire; par comparaison avec la caverne de leur héros, avec les huttes des anciens Germains, ils comprennent la nécessité de la maison, la valeur du confort de nos demeures actuelles; il étudie l'habitation. — Il faut manger. Mais quoi? Robinson n'a rien! Il cueille des baies, il pêche, il chasse; et son industrie lui procure les instruments dont il a besoin. Il sème un grain de blé que la mer a épargné. Avec quel soin, il veille sur sa croissance! Les grains recueillis lui fournissent la semence d'un petit carré de champ. Le voici laboureur. Et l'on étudie la pêche, la chasse, l'agriculture et les métiers villageois. — Il faut s'habiller. Pourquoi? Comment? Quels sont nos vêtements? Qui nous en procure la matière? Qui les confectionne? Et comment Robinson a-t-il paré à cette inéluctable nécessité? Des semaines de classe peuvent être occupées à répondre à ces questions et à toutes celles qu'elles provoquent.

(A suivre.) E. Dévaud.

ÉCRITURE DROITE ET ÉCRITURE PENCHÉE

Point de vue hygiénique. La myopie.

Le développement de la myopie coïncidant avec la fréquence de la scoliose a depuis longtemps ému le Corps médical et les pouvoirs publics. Mais la myopie est-elle d'origine scolaire? Hélas! L'éminent Dr Eperon nous prouve, par le résultat d'une enquête faite à ce sujet, que l'origine scolaire de la myopie ne fait plus aucun doute. La myopie a des causes multiples dont une des principales est la congestion résultant de l'inclinaison prolongée de la tête.

Les médecins ont constaté que le nombre des myopes augmente brusquement au point de tripler dans les classes.